



Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Sérène, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouché, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétrel

Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

Larguer les amarres !

Mouloud Akkouché

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1862

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : enssib2012

ISBN électronique : 9782375460245



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

AKKOUCHÉ, Mouloud. *Larguer les amarres !* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pressesenssib/1862>. ISBN : 9782375460245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1862>.

Mouloud Akkouche

Médiathèque de Biarritz

Larguer les amarres !

À la mémoire de Franck Henry

Sur le quai,

Tête penchée, elle est immobile devant la vitre. Ses yeux semblent suivre les mouvements sur la mezzanine. Elle s'éloigne. À peine quelques minutes. Elle reprend son poste d'observation. Comment aurait réagi François Lombard, architecte concepteur de la médiathèque de Biarritz, à la vue de cette mouette curieuse ? Ravi de sa présence ou agacé par ce genre de volatile accusé de détériorer les édifices ? Peut-être ému par cet hommage ailé pour le vaisseau qu'il imagina et réalisa ? Maître d'œuvre d'un navire ultra-moderne au cœur d'une cité balnéaire, un vaisseau battant pavillon du livre et de l'image.

Mort peu de temps avant l'ouverture, l'architecte ne fut d'aucun voyage ; excepté celui qu'il effectua durant des années, seul ou avec ses collaborateurs, pour arrimer son rêve, son projet, sur le plancher urbain. Pas un « pari architectural » gagné d'avance, surtout auprès des riverains et du reste des administrés de Biarritz. Comme beaucoup de bâtisses publiques aux lignes audacieuses, cet édifice a irrité certains contribuables et alimenté moult polémiques dans les chaumières biarrottes et ailleurs. *« T'as vu le pognon qu'ils ont claqué pour c'truc là ! Ce quartier était vachement mieux avant. »* Sûr que le chantier d'un hôpital, un palais des congrès, un centre commercial ou un terrain de rugby aurait plus facilement obtenu l'assentiment des habitants. Un élu dépensant les deniers publics dans la construction d'une bibliothèque risque de le payer dans les urnes. L'électeur est-il encore un lecteur ? Malgré les prévisions pessimistes ici ou là, des signes indiquent que, notamment avec Internet, la lecture reprend du poil de la bête dans notre société balisée d'écrans plats. Certes peut-être une lecture kleenex, trop de livres dont des pas mauvais mais inutiles comme l'affirme un critique à la dent dure. Depuis la lecture de son article, je gamberge sur l'utilité de mes bouquins. Une question que tout auteur devrait se poser... Au risque de heurter et apparaître élitiste, je pense que ce critique a raison d'établir un distinguo entre « produire » et « écrire » ; à part quelques exceptions comme l'immense Simenon. Ce qui ne

m'empêche pas de dévorer thrillers et best-sellers bien rédigés, une littérature populaire de qualité souvent plus intéressante que des livres estampillés littéraires. Quoi qu'il en soit, l'écrit et sa compagne la lecture sont toujours vivants au *xxi*^e siècle. Et à nous tous, professionnels du livre ou pas, d'entretenir cette flamme. Concernant la lecture publique, les nombreuses personnes sortant de la médiathèque ou s'y dirigeant sont un bon baromètre matinal. Aujourd'hui à Biarritz, beaucoup de passagers, sûrement aussi des grincheux de la première heure, grimpent à bord du « navire médiathèque ». Seuls ou en famille, ils gravissent les marches de l'escalier monumental ; appareiller un instant ou une journée entière. À chacun sa traversée, son horizon d'encre et d'images.

À bord,

J'embarque à mon tour. Avec les squares et les chiottes de certaines villes, la bibliothèque municipale est l'un des derniers lieux publics sans besoin de carte bleue ou monnaie. Combien de temps encore ? L'escalier donne sur un hall entièrement vitré. Lumière naturelle et artificielle se partagent l'espace comme dans nombre de sièges de grandes entreprises, conseils généraux, hôtels de ville, commissariat, Macdos, usines réhabilitées en Loft dans les zones boboisées... La vitre devenue un matériau incontournable ? Une quête de transparence ? J'ai l'impression d'être déjà venu dans cet endroit. Ma première sensation à bord est plutôt décevante.

Mon voyage-repérage pour la rédaction d'un texte commandé dans le cadre du vingtième anniversaire de l'enssib débute mal. Pas journaliste, incapable de synthétiser une doc à la sauce Sciences Po, et peu habitué à un déplacement pour *écrire-décrire* un lieu, je ne me sens quelque peu à l'étroit dans ce rôle ; plus à l'aise dans un bar à observer les clients et les passants. Comment pondre minimum 10 000 signes sans emmerder le lecteur ? « Si vous acceptez cette mission... ». L'émergence du générique de *Mission Impossible* me fait marrer. À vrai dire, je n'en mène pas large. Quel mode opératoire ? Se la jouer incognito tels les critiques gastronomiques du Gault et Millau ou me présenter ?

Le fait de décliner le but de ma mission risque-t-il de changer ma perception de l'espace, des usagers et employés ? Pas le temps de tergiverser.

Assis derrière des banques de prêt, plusieurs bibliothécaires (plus simple de les nommer ainsi, même si tous n'ont pas ce statut), une majorité de femmes, enregistrent les emprunts du samedi ; journée avec le mercredi généralement la plus chargée. À qui m'adresser ? Après un rapide coup d'œil, je gagne un comptoir et fais la queue. Devant moi, un homme flanqué de deux gosses, se renseigne pour une inscription. Je bafouille les raisons de ma présence matinale. Visiblement au courant de l'opération de l'enssib, la bibliothécaire m'explique que la directrice est en réunion et me propose de prendre un rendez-vous. Puis, très professionnelle, elle me soumet quelques pistes intéressantes sur l'historique de la médiathèque. Pourquoi pas revenir et visiter les lieux en compagnie d'un membre de l'équipe ? Sans aucun doute le meilleur moyen d'obtenir de « la matière » pour rédiger un texte le plus proche de la réalité. Mais, très vite, je balaye cette idée de visite guidée. Par habitude – trouille du caractère formel d'une telle démarche ? – d'éviter les sentiers battus, j'opte pour un cheminement guidé par le hasard. Sans filtre officiel. Bien sûr, il y a le risque de passer à côté de données essentielles pour nourrir cette mission « dire/raconter les bibliothèques », perdre en cours de route une partie des éléments collectés par le regard et, *a posteriori*, confondre la réalité des lieux avec la projection d'auteur-visiteur. Tant pis pour le réalisme. De plus, je suis incapable de rédiger un guide touristique ou un essai sociologique sur le fonctionnement d'une Bib. Des spécialistes le font déjà avec brio. Ça y est : ma trouille récurrente de ne pas être à la hauteur intellectuelle vient de tomber. Enfin me lâcher vraiment et explorer. *« Certains pensent qu'ils font un voyage, en fait, c'est le voyage qui vous fait ou vous défait. »* écrivait si justement Nicolas Bouvier. Je vais me glisser dans la peau d'un nouvel usager de la médiathèque. Découvrir seul.

La fin des usines à prêt ?

Pour être franc, il ne s'agit pas d'une totale découverte. Avant de prendre le train pour Biarritz, j'ai épluché le site de la médiathèque.

Que me reste-t-il de cette visite virtuelle ? Je me gratte la mémoire encore à marée basse à cause de la soirée arrosée (bon pinard mais fruits de mer sans goût) de la veille au Port-Vieux.

Espace de 4 000 m², 40 000 livres, 5 000 DVD, des départements America, Basque, Image, une expo Ciné Latino, une navette gratuite pour venir à la médiathèque, atelier de pop Philosophie...

Que des informations « classiques » liées aux activités d'une médiathèque. Rien de décalé ou d'insolite. Sauf la vidéo d'animation ponctuée d'esquisses de Bernard Fric : ami et collaborateur de François Lombard. Quelques minutes d'un film signé par Caroline de Otero où océan, lignes architecturales, mots, sons, s'entremêlent et donnent une vision – en accéléré – de la conception du projet. Une sorte de poème visuel qui éclaire les fondations invisibles. Le cœur de toute œuvre.

Après un rapide tour des espaces de lecture, je m'arrête et jette un regard circulaire. Que dire d'original ? Rien de nouveau sous le plafond d'une bibliothèque : des rayons balisés par genre et des livres rangés par ordre alphabétique. Décidément : encore du déjà vu ? Souvent, la fonctionnalité prime sur l'esthétique dans les espaces dédiés au public. Un peu mauvaise langue ? Oui. L'aménagement intérieur, proche de celui d'un paquebot, n'est pas banal. J'ai l'impression que les corps se meuvent différemment, plus souples et légers, que dans les allées moquette grisâtre ou parquet vieillot des « usines à prêt de livres, DVD et CD » quasiment toutes sur le même modèle. Un modèle pas très joyeux. Cela dit, on peut constater de plus en plus d'efforts architecturaux pour la réhabilitation des médiathèques et les nouvelles constructions. Une bonne stratégie pour attirer de nouveaux lecteurs. Culture même pointue et intérieur agréable pas incompatibles. Au contraire.

Individualivre,

Pourquoi la vue de toutes ces jaquettes me fait penser à l'éclosion du numérique ? À peine immergé dans une bibliothèque que je mets à gloser sur la fin de l'ère Gutenberg. Déjà hors sujet. Je cherche une accroche plus facilement « exploitable ». En vain. Autant se laisser aller et tirer ce premier fil *in situ*. Bien que

conscient de la dématérialisation inéluctable – un retour de la primauté du texte sur l’auteur ? – de la plupart des livres, je reste attaché à cet objet ; depuis l’enfance, il me donne la température du monde, et la mienne. Ces milliers de bouquins, à portée de main, possèdent une caractéristique qu’ils perdront immanquablement avec une liseuse ou un I-Pad : l’individualité. Debout dans des rayonnages, posé sur le comptoir d’une brasserie, abandonné sur un banc de square ou siège d’un train, un livre – par sa présence physique – ressemble à celle d’un individu. Objet indépendant de ses « semblables » issus des mêmes imprimeries. Pareil à un fauteuil conçu en série qui, au fil du temps, se modifiera en fonction du dos et des postures de son utilisateur. Le support numérique, quelle que soit la qualité de l’écran et de la « vilisibilité » – néologisme de Jacques Anis -, lui ôtera la possibilité de naître, voyager de lieu en lieu, vieillir, finir chez un soldeur, dans un salon ou noyé de poussière dans un grenier... Contrairement à nous, un texte imprimé ou pas peut renaître à tout moment grâce à la magie d’un simple regard. Même un très mauvais bouquin accède à l’immortalité tandis que, avec ou sans épée, jamais un auteur n’échappe à sa nécro. Alphonse Allais, prévoyant, anticipa avec ses *Œuvres anthumes*. Dernier mot au lecteur. Peu importe le support pour le talent. Une question se pose tout de même en termes d’espace : le numérique va-t-il tuer les vendeurs de bibliothèques et étagères ?

Je m’amuse à lire des quatrièmes et picorer des premières lignes. Certains incipits seront à jamais des claques : *« Ses amis l’appelaient Harry. Mais Harry n’enculait pas n’importe qui. Uniquement des femmes... Des femmes mariées. »*. *Le Démon*, roman de Selby, n’est pas uniquement une fiction provocatrice et dénuée de sens ; un très beau livre sur une plongée dans la folie. *« Ça a débuté comme ça. Moi, j’avais jamais rien dit. Rien. » « Aujourd’hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. » « Je sortis de la marquise à 5 h 00. »* Que de claques en suspens dans un rayon littérature ! Des phrases qui bousculent, un style, un travail sur la forme et le fond... Que demander de plus ? Ce zapping de bouquin en bouquin me permet de me sentir bien, comme chez moi. Les autres lecteurs semblent aussi chez eux. Tous sous le même toit. Intimité aux côtés d’inconnus. Pas la promiscuité des transports en commun ou de

celles d'ados confondant parfois l'espace public avec leur piaule. Ici, chacun est embarqué dans une aventure générée par une poignée de signes derrière une couverture reliée. Quelque chose de l'ordre du magique en direct. Alchimie inexplicable.

Silence habité,

Outre l'accès au savoir et à la culture, les bibliothèques recréent une forme de solitude. Rares les lieux fréquentés par du public qui donnent cette possibilité. Sortir du groupe à l'instar de ce gosse happé par une BD et, assis plus loin, un étudiant, front plissé, décortiquant la prose technique d'un historien, ou cette vieille femme presque allongée sur un roman... En plus de la solitude du lecteur, de l'auditeur de musique et du spectateur devant son écran, règne un silence particulier, semblable à celui de certaines librairies. Un silence habité par des milliers de personnages de romans, nouvelles, BD et films. Il y a aussi les acteurs de l'Histoire lointaine ou contemporaine. Sans oublier le destin d'hommes et femmes, connus dans leur quartier ou sur la planète, imprimée dans les quotidiens régionaux ou nationaux. Une foule d'individus de chair ou fiction grouillent entre les lignes et sur les écrans. Parfois, ce silence presque religieux m'emmerde. Après, Hôpital : Silence, Médiathèque : Silence. « On dirait qu'ils enterrent un mort ! » avait lâché un copain de classe si intimidé qu'il ne remit plus les pieds dans une bibliothèque. Pourtant ces îlots de silence et de solitude sont nécessaires. Je regarde par la fenêtre. Le film de la ville continue, sa bande-son muette derrière la vitre. À l'intérieur, 40 000 livres ; plus d'habitants que la commune de Biarritz. Surpopulation souhaitée à toutes les villes et villages.

Ce paquebot, entouré d'une barrière végétale, ne navigue pas en pilotage automatique. De la proue à la poupe, sur les ponts et en soute, une vingtaine de personnes se chargent de la navigation. Par tous les temps, même en période de gel des subventions. N'ayant pas pris l'option visite guidée, je ne peux fouiner dans les bureaux : salle des machines où se concocte achat, animations, expositions. Certainement qu'un passage dans les coulisses aurait évité erreurs, oublis et approximations dans ce récit. Un récit tissé de sensations et de mémoire.

Dinosaure de papier ?,

Me rendre au département *Images* ? Après une hésitation, je le traverse au pas de charge. À quoi est dû mon manque d'intérêt ? Peut-être mon côté dinosaure de papier qui privilégie le livre à l'image – surtout dans une bibliothèque ? Média et biblio sont dans un bateau : qui tombe à l'eau. Tu peux partir maintenant, me dis-je, persuadé d'avoir accompli une partie de ma mission. Et pressé de boire un demi en terrasse face à la grande plage, jeter quelques notes à chaud. Pourtant je reste dans le hall et continue d'observer. Qui sont réellement ces passagers ? Difficile de le savoir sans leur adresser la parole ou les côtoyer. Pourquoi choisissent-ils la médiathèque alors qu'un ciel lumineux s'étale sur les toitures et descend jusqu'aux plages ? Des étudiants, retraités, chômeurs, SDF, ados, enfants... Toutes sortes d'êtres réunis ici, sûrement un des seuls endroits des villes et campagnes où classes sociales, us et coutume, ethnie, se dissolvent... momentanément. Un homme sans âge, le cou tanné par une existence de banc en banc, avait le regard rivé sur une page de journal. Lit-il ou simplement un geste pour se fondre parmi les autres ? Personne pour demander de renouveler sa consommation ou quitter la station de métro ou le quai de la gare. Je promène mon regard de l'un à l'autre comme pour tenter de saisir l'essentiel de chacun, transformer les expressions des visages en mots. Faire revivre ces quelques instants d'un voyage hors du temps. Je souris en les voyant : lui assis devant une encyclopédie, elle, debout un livre à la main. Ils se dévorent des yeux. Leur lecture suspendue. Un futur rendez-vous sous d'autres couvertures ?

Retour à terre,

En descendant l'escalier, je lève la tête. Toujours la même mouette près de la façade ? Encore une question sans réponse. Elle se détache de la baie vitrée, rase le toit de l'hôtel Oxo et s'éloigne au-dessus des immeubles.

Se posera-t-elle sur le Casino réaménagé par François Lombard ? Bâtisse blanche face aux flots. Pas la même motivation pour pousser la porte de la médiathèque et celle de la salle de jeux. Usagers d'un côté, clients de l'autre.

Et porteurs d'un même désir : s'enrichir.

















